

XYZ. La revue de la nouvelle

Triangle amoureux et autres possibilités

Marie-Ève Sévigny, *Intimité et autres objets fragiles*, Montréal, Triptyque, 2012, 112 p.

Nicolas Tremblay



Numéro 115, automne 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69630ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay, N. (2013). Compte rendu de [Triangle amoureux et autres possibilités / Marie-Ève Sévigny, *Intimité et autres objets fragiles*, Montréal, Triptyque, 2012, 112 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (115), 85–88.

homme se fait louer son sous-sol, à la seule condition d'y construire une cage, puis de ne jamais y descendre. Poussé par la curiosité, il finit tout de même par s'y aventurer et se retrouve, après un évanouissement, séquestré dans la cage, où il meurt de faim. Pourtant, apprend le lecteur, tout au long du supplice, la clé se trouvait sur la porte de la prison. Pourrait-on voir là une évocation de la dépression, état où le désespoir du malade l'empêche de voir les solutions qui sont à portée de main ? D'autres nouvelles se placent dans cette même veine psychologique (sans qu'une telle interprétation vienne à bout de leur signification, loin de là). Dans l'une, le personnage de la femme battue (donc « enfermée » dans sa peur et sa faiblesse) décide de se venger, inspirée par le modèle de la Corriveau : elle mettra son mari en cage et s'imaginera briser son propre carcan en se transformant en géante. Dans une autre, le sort de deux petites filles reléguées depuis la naissance dans la cave de la maison familiale pourrait symboliser les négligences ou les maltraitances que subissent certains enfants. Enfin, dans « La cage dorée », la relation entre une vedette de la chanson et la foule de ses admirateurs est comparée à la relation entre un fauve et son dompteur... mais où ce dernier serait emprisonné. Le chanteur fera bâtir sur la scène une immense cage en or destinée à révéler au public le sentiment qui l'étouffe.

Après avoir refermé le livre de Claude-Emmanuelle Yance, le lecteur ne peut qu'espérer qu'elle n'attendra pas encore vingt ans pour écrire une nouvelle œuvre. On est déjà impatient de connaître la prochaine.

David Dorais

Triangle amoureux et autres possibilités

Marie-Ève Sévigny, *Intimité et autres objets fragiles*, Montréal, Triptyque, 2012, 112 p.

PREMIER LIVRE de Marie-Ève Sévigny, *Intimité et autres objets fragiles* est un tout petit recueil de dix nouvelles qui réunit à peine cent pages. La langue et la structure des textes sont convenues, et les histoires — à l'exception de trois

courtes nouvelles métaphoriques — visent un certain réalisme. Il y a une absence d'excès dans l'écriture ; l'auteure est surtout préoccupée par la composition narrative. Cela donne dans l'ensemble des textes équilibrés et assez justes. Nous avons d'ailleurs déjà reconnu les qualités du style lisse de Sévigny dans nos pages. Une nouvelle du recueil, intitulée « À l'ombre », a paru dans l'anthologie des meilleures publications d'XYZ (numéro 101). Il reste qu'à tout considérer, *Intimité...* n'est pas un livre qui surprend ni qui déroute. Il conforte plutôt les habitudes de lecture et on ne peut lui reprocher de faiblesses flagrantes, sinon peut-être son manque d'audace.



Les textes de Sévigny sont efficaces parce qu'ils créent une situation narrative claire avec des personnages aux contours bien délimités. La majorité des nouvelles adopte aussi la même structure triangulaire. Celle éponyme, « Intimité », en est un bon exemple. La narratrice loue un chalet isolé pour profiter de la solitude et reçoit la visite importune d'un voisin, l'amant éploré de la propriétaire qui est déçu de constater que ce n'est pas cette dernière qui est là. Avant de se rendre compte de sa méprise, il avait d'abord laissé sur le pas de sa porte des chaussettes puis de la nourriture, dans le but de rétablir tranquillement le contact avec la femme de ses désirs. À la fin, la locataire revenue en ville achète le chalet et, lorsqu'elle y retourne, l'amant a abandonné définitivement le sien. Cela la rassure, car elle a assez vécu dans l'intimité d'une autre, dans sa vaisselle, ses meubles et, surtout, tel que la chute le déclare, ses chaussettes. Le lien symbolique rompu met ainsi fin à la substitution des deux personnages féminins qui ne partageront pas le même homme.

Bien qu'elle change le point de vue et la situation, la nouvelle suivante adopte exactement le même principe. Dans « Tout sucre, tout beurre », Régis, un homme secret et ordinaire qui travaille dans l'entrepôt d'un grand magasin, fait jaser les commères parce que sa Denise est un cordon-bleu qui

lui prépare des lunches fort appétissants. Mais sa conjointe l'a laissé et il ne veut pas que cela se sache. Lorsque sa réserve de repas s'épuisera, les autres se douteront toutefois de quelque chose s'ils le voient apporter de vulgaires sandwiches à l'heure du casse-croûte. Pour résoudre le problème, il trouve, dans les pages jaunes, une bonne vieille ménagère qui sait cuisiner. Laconique et un brin menteur, il annonce aux employés qu'il sort désormais avec Maïté et, ayant ainsi mis fin aux radotages, il pourra donc ouvrir ses plats « [t]out sucre, tout beurre » en paix. Comme dans « Intimité », deux femmes, Denise et Maïté, jouent le même rôle pour un homme, Régis, tandis que la nouvelle met l'accent sur un objet, le lunch, qui est le symbole d'une mutation. À titre d'autres exemples, « Les petits papiers » racontent la relation amicale d'une bibliothécaire, grosse et rousse, et d'un vieux mendiant sympathique, un brin poète, que met en péril la supérieure rigide, et « Une carte à la clé » relate la véritable réunion de deux amoureux qu'une infidélité aurait pu séparer pour de bon. Dans ces deux autres histoires où une tierce partie perturbe un équilibre déjà précaire, un objet sert d'intermédiaire pour amener la chute. Ce sont, dans la première, de « petits papiers » qui permettront la réalisation d'un rêve (un voyage à Barcelone) ou, dans la deuxième, une clé laissée sur le bureau de l'homme donnant enfin accès à la femme qui s'ouvre sincèrement à lui.

Il est frappant de constater que cette structure triangulaire revient dans toutes les nouvelles, hormis dans les trois courtes, qui ont chacune une intrigue minimale et qui se passent au bord de la mer, comme si ce lieu inspirait à Sévigny une autre manière de raconter ses histoires. Malgré leur plus grande originalité formelle, les nouvelles brèves véhiculent malheureusement des clichés littéraires, car des thèmes très souvent associés à la mer s'y retrouvent, comme l'onirisme et l'osmose, exploités sans grande surprise. La composition du recueil de même que son manque d'ampleur ne laissent pas deviner si la répétition du lieu maritime est intentionnelle. L'intégration de ces trois nouvelles m'a semblé en fait accessoire. Le livre aurait été certes plus homogène sans elles.

Pourtant, le recueil en soi n'a pas un ordre aléatoire. La nouvelle d'ouverture, « Le parc Dante », et celle de fermeture, « Le chien Jivago », dévoilent une cohérence et une volonté d'organisation. Encore une fois, il y a une répétition de structure et une variation dans les éléments. Le parc est, ici, un chien ; Dante, là, est Jivago. Dans les deux textes, le personnage principal, diminué physiquement, se déplace en fauteuil roulant. Le premier, un ex-urgentologue, a perdu l'usage de ses jambes à la suite d'un accident tandis que l'autre, une vieille femme, est devenue impotente. Leur vie qui semble finie et qui sombre dans la dépression est sauvée par un intermédiaire en lien avec le référent littéraire du titre. Le médecin forcé à la retraite soignera la communauté italienne qui fréquente, comme lui, le parc Dante. Les maux et les symptômes de ces gens sont autant de récits de vie qui le nourriront favorablement. La vieille réentendra quant à elle le récit du docteur Jivago, dont elle était jadis une lectrice inconditionnelle, grâce à son petit-fils, qui la voyait se laisser mourir dans l'hospice où elle vit depuis qu'elle a quitté sa maison. Le narrateur se demande, dans la phrase de conclusion, « comment vieillissent ceux qui ne lisent pas ». Le texte répond implicitement à la question : ils meurent. C'est avec cet hommage senti à la littérature que le recueil se termine.

Cependant, il n'est pas garanti qu'une réelle écriture puisse jaillir du lieu d'une pareille affirmation. Peut-être qu'il faudrait à Sévigny un peu moins de complaisance envers l'objet de ses amours, envers ses personnages, envers ses textes, et qu'elle agresse sa propre parole, se fasse violence, déconstruise ses schèmes, pour éviter les répétitions et pour que naisse, d'une nouvelle à l'autre, une représentation du monde véritablement inédite.

Nicolas Tremblay